

Mushotoku-Warai cie

CE QU'ON A DE MEILLEUR

Ludovic Pouzerate

dossier artistique



CE QU'ON A DE MEILLEUR

Creation de Ludovic Pouzerate

avec

Mélina Bomal
Stéphane Brouleaux
Antoine Brugière
Frédéric Fachena
Elsa Hourcade
Etienne Parc
Bryan Polach

Texte et mise en scène Ludovic Pouzerate
Scénographie Ludovic Pouzerate et Laurent Vergnaud
Création lumière Laurent Vergnaud
Création sonore Didier Léglise
Assistante mise en scène Karine Sahler
Production et diffusion Dantès Pigéard

Production Mushotoku-Warai Association
Coproduction Collectif I2, fabrique d'art et de culture, Mantes-la-Jolie
avec le soutien de La Maison des Métallos et le théâtre Paris-Villette

Ludovic Pouzerate a bénéficié d'une résidence longue à La Saillante, fabrique artistique à Saillant (63) pour l'écriture de *Ce qu'on a de meilleur*.

Cliquez pour accéder au site www.mushotoku-warai.org

C'EST L'HISTOIRE D'UN
BOUT D'HUMANITÉ QUI
S'INVENTE ET QUI N'A PAS
BAISSE LES BRAS





L'HISTOIRE

Ce soir, l'ambiance était plus lourde que d'habitude au « château ». Le château, c'est un squat en bordure de forêt, c'est un lieu de passage, un endroit qui fédère. Dans la région se sont installés toutes sortes de déserteurs et d'inventeurs ces dernières années : il y a des maisons collectives, il y a des fermes partagées, il y a des squats. Et il y a le château où, ce soir, on a donné une projection : *Rope* de Hitchcock. Ici beaucoup vivent avec peu, mais pour les nourritures célestes, on fait dans l'exigeant. On peut être un esthète et avoir les poches vides.

Donc, l'ambiance était plus lourde que d'habitude pendant la projection. Les expulsions ne tarderaient pas. Ce qui a été construit devra être détruit. Il y avait bien ce projet d'autoroute depuis vingt-cinq, trente ans, mais ce projet n'était sérieux pour personne, sauf que... Sauf que maintenant les forces de l'ordre sont là et que l'arrivée des bulldozers est imminente.

Ce qu'on a de meilleur, ça commence cette nuit-là, violemment, sur une route de campagne. Un homme marche, il revient du château, une voiture le dépasse, elle s'arrête, des

hommes en sortent, ils rejoignent le marcheur, le tabassent et le laissent inanimé sur le bord de la route.

Ça commence là-dessus, sur un passage à tabac, ça commence mal. Puis on se retrouve au château. Ses habitants veillent en attendant des nouvelles de l'hôpital. Les nouvelles ne sont pas bonnes. Leur ami est dans le coma. Tout au long de la pièce, il y a ça en suspend, le sort de ce jeune militant pacifiste passé à tabac pour s'être opposé à la construction d'une autoroute.

Et puis on s'organise, et c'est de ça dont il est vraiment question. *Ce qu'on a de meilleur*, c'est l'histoire d'une résistance joyeuse même si on ne sait pas trop si elle sera victorieuse. En tout cas elle est là, elle existe, et ça, ça fait du bien, puisque la lutte paie et qu'on a trop souvent tendance à l'oublier.

Sans romantisme, ni idéalisation, *Ce qu'on a de meilleur*, c'est l'histoire d'hommes et de femmes qui s'organisent pour résister à la toute puissance d'une multinationale. *Ce qu'on a de meilleur*, c'est l'histoire d'un bout d'humanité qui s'invente et qui n'a pas baissé les bras.



A L'ORIGINE, par Ludovic Pouzerate

A la fin de ma pièce précédente, un des personnages déclarait : *Alors il est temps de nous remettre à rêver, et de nous rendre à nous-mêmes ! Ce monde est déjà vieux pour nous, non ? On n'en veut plus. Il ne nous fait plus rêver. Et même si beaucoup font tout pour ne pas le voir, il meurt sous nos yeux. Quelque chose bouge, profondément... Alors vous restez sur le banc de touche ou vous recommencez à jouer ? (BRÛLE ! - 2011)*. La pièce finissait plutôt mal, même si théâtralement c'était plutôt jubilatoire.

A ce moment-là, ce n'était qu'une idée, une intuition née de lectures et de discussions. La vie m'a depuis aiguillée sur d'autres chemins que ceux que mon éducation et les valeurs dominantes de l'époque (et de mon milieu) m'avaient fait emprunter. J'ai depuis appris à vivre autrement. Dans des bouts de campagnes qui mélangent autochtones, gens de passage et nouveaux arrivants, j'ai rencontré des hommes et des femmes libres qui inventent concrètement leurs vies dégagés des injonctions du libéralisme contemporain, qui tentent avec un certain succès d'y vivre concrètement une autre vision de l'humain, une autre approche de l'existence que la lutte solitaire pour la reconnaissance sociale l'enrichissement matériel et l'exercice d'un pouvoir.

Oui des poignées (mais qu'elles sont nombreuses !!!) créent un peu partout actuellement des lieux, des espaces, des zones où se tissent des relations ayant comme cœur le respect de l'autre et la fraternité, voire même une vraie tendresse (pour ne pas parler d'amour, mot malheureusement flingué par le cynisme ambiant). Et cela n'a rien à voir avec la naïveté courante d'il y a quelques décennies. Le contexte général ayant radicalement changé, beaucoup de ceux et celles qui investissent ces lieux et ces zones ont goûté à la brutalité du monde dit moderne avant de tenter de vivre autrement. Ils connaissent très bien la valeur libératrice du travail précaire et de ses multinationales émancipatrices.

Ici, on n'est pas idéaliste puisque personne ne rêve d'un monde idéal. Le romantisme est loin. Ici on ne rêve pas d'une autre société. La société on l'a vue, on l'a regardée en face, on la connaît, alors en conséquence, on prend ses responsabilités, on reprend sa vie en main, on se met au travail pour créer des espaces réels (et non des mondes rêvés) où on peut vivre comme on le souhaite. Où l'on peut vivre autre chose que des relations pensées sur le calcul et l'intérêt personnel.

A L'ORIGINE (suite)

J'entends déjà les grognements de l'objection qui rode : bien sûr, tout cela ne fait pas « mouvement de masse », bien sûr tout cela ne fait pas (encore ?) « mouvement politique de masse ». D'accord. Mais pourquoi toujours et encore en nier l'existence ? Pourquoi toujours et encore représenter l'humain dans ce qu'il a de plus sombre ? Par mauvaise habitude ? Par conformisme chrétien ? Par consensus dépressif ? Par intérêt de classe ? (Oups !) Pourquoi en tant que praticien de théâtre, j'ai depuis vingt ans si souvent vu représentées les « impasses de l'engagement » et jamais ceux qui inventent au jour le jour des vies plus fraternelles ? Inventant avec peu mais avec beaucoup de créativité et de beauté des vies plus grandes ?

Alors l'origine, le cœur de tout, c'est celui là. **CE QU'ON A DE MEILLEUR**, c'est la volonté de mettre cette réalité là sur la scène, de la mettre sous les projecteurs, pour redire qu'elle existe, rendre hommage à ceux qui la tentent et pourquoi pas ouvrir des possibles à d'autres. Et comme pour nous il ne s'agit plus de seulement questionner sur la scène, mais de chercher à lier l'action à la parole, des lieux de l'écriture jusqu'à sa mise en scène, des membres de l'équipe jusqu'à ses réflexions de production, **CE QU'ON A DE MEILLEUR**, c'est une remise à plat pour la compagnie de la manière dont nous

cherchons à travailler au théâtre, pas seulement dans les mots mais dans notre manière de faire du théâtre, de produire, dans le partage des responsabilités, dans la créativité qui sublime les fragilités matérielles. Débarrasser le plateau des béquilles pour mettre au cœur de tout l'humain.





L'ÉCRITURE

Dans la forme, l'écriture de *CE QU'ON A DE MEILLEUR* approfondit le travail amorcé dans mes textes précédents. Ici, l'écriture se caractérise par une simplicité des champs lexicaux, une simplicité volontaire qui tend vers un dépouillement. Je ne cherche pas à fleurir mon écriture. Il s'agit pour moi de m'approcher au plus près du concret des situations et des prises de parole sans plaquer de volonté stylistique.

Mon travail existe sur un autre plan que la richesse des images. C'est par le rythme de la phrase et le télescopage des dialogues que se fait sentir un souffle, une nécessité, une puissance porteuse en elle-même de sens. Derrière les mots, quelque chose se dit d'une force de vie. Ou du moins tente de se faire sentir.

L'avancée majeure pour moi dans *CE QU'ON A DE MEILLEUR* est l'introduction pour la première fois d'un procédé que j'expérimente depuis plusieurs années : la simultanéité de la parole. Le défi est de créer sur scène plusieurs plans de prises de parole dans une simultanéité. Dès la première scène dialoguée, la pièce met ce procédé en jeu. Gageure pour les acteurs, les différents plans et changements de

plans sont indiqués sur la page par des changements de taille de police. On arrive ainsi dans un même présent à deux voire trois plans de parole qui se superposent avec des connexions entre les différents plans. Toujours se dégage un premier plan soutenu par les autres. Ce procédé crée une densité que la linéarité ne peut pas donner et sollicite l'écoute de manière beaucoup plus active.

LA MISE EN SCÈNE

Une transparence de vitre.

Au cours de ces dernières années, je me suis efforcé, dans mon écriture, de bannir le pittoresque au profit de l'exactitude. La bonne prose est comme une vitre transparente. Voilà ce qu'écrivait George Orwell. Parmi ses précieux conseils il recommandait également : N'utilisez jamais un mot long si un autre plus court peut faire l'affaire ou encore S'il est possible de supprimer un mot n'hésitez jamais à le supprimer. Autant de principes qui s'appliquent aussi bien à l'écriture textuelle qu'à la mise en scène entendue comme écriture scénique.

Avec **CE QU'ON A DE MEILLEUR**, avec cette sixième création, je continue à avancer sur le chemin balisé par Orwell, cherchant aussi bien dans les mots que sur le plateau un dépouillement. Ce n'est pas le fleurissement de la langue, ni la sophistication des procédés esthétiques qui caractérisent ce travail.

Ce que nous cherchons c'est à faire sentir ce qu'il y a de vraiment sensible derrière les masques. Faire sentir la vibration, la vie derrière l'image. **Ce que j'aime avant tout c'est la réalité** : Comme pour les personnages de ma pièce qui ne rêvent pas de mondes imaginés, qui

ne sont pas résignés, qui ont dépassé l'étape du besoin d'espoir et qui travaillent à être dans la justesse et la cohérence de l'action, c'est la réalité qui nous intéresse avant tout, et la représentation de certains pans de celle-ci.

La réalité pour celles et ceux qui savent la voir avec tendresse est, conjointement à ce qu'il y a de sombre, porteuse d'une beauté qu'il n'y a pas besoin de farder pour la rendre acceptable sur la scène.

Alors avec **CE QU'ON A DE MEILLEUR**, nous cherchons à défendre la beauté oui, mais si nous parlons de beauté, c'est pour parler de beauté brute. Si nous tendons à représenter une beauté, c'est celle d'un matin de tempête en Bretagne et non la joliesse d'une vitrine de grands magasins ou d'une publicité LVMH.

LA SCÉNOGRAPHIE

Sur scène nous partons d'un plateau fonctionnel, sans enluminure, fait de praticables et de mobilier de récupération. Le dispositif en quadri-frontal accentue la proximité entre public et acteurs. Un éclairage sur pied dessinent les différents espaces de la pièce à la façon d'un *Dogville* de Lars Von Trier. Les acteurs et actrices ne sont jamais loin. En périphérie, avant d'entrer dans l'espace de jeu, à vue, ils cherchent la vérité de leur intimité engagée sur la scène. Dans cette simplicité, ce dépouillement, nous accédons par les acteurs et actrices à la vérité des personnages de la pièce, ainsi qu'à l'humanité du bout de monde qu'ils se construisent jour après jour.



LA PRESSE A ÉCRIT :

Théâtre du blog

Posté le 3 février, 2017 dans critique.
Ce qu'on a de meilleur, texte et mise en scène Ludovic Pouzerate

Il était une fois une forêt millénaire, où vivait simplement, dans une ferme partagée, un groupe d'hommes et de femmes. Ce n'est pas le début d'un conte : ça se passe aujourd'hui, dans un forêt menacée d'être déchirée par une inutile autoroute. Une ZAD, et sur un champ de bataille entre le consensus d'un progrès du toujours plus et la dissidence de quelques « décroissants », qui ont réfléchi sur la valeur de la vie. C'est vraiment la guerre, avec ses victimes : un jeune homme tabassé à mort par les nervis des grands groupes intéressés à l'affaire, ou peut-être même par la face cachée d'une police dévoyée. La menace monte, l'inquiétude aussi, dans cette petite communauté qui devient nerveuse. Evidemment, on pense à Notre-Dame des Landes, au barrage de Sivens et aux «terroristes» du groupe Tarmac. Ou au documentaire d'Olivier Azam *La Cigale, le corbeau et les poulets*. «Dans des bouts de campagne qui mélangent autochtones gens de passage et nouveaux arrivants, j'ai rencontré, dit Ludovic Pouzerate, des hommes et des femmes libres qui inventent concrètement leurs vies, dégagés des injonctions du libéralisme contemporain (...) Une autre approche de l'existence que la lutte solitaire pour la reconnaissance sociale, l'enrichissement matériel et l'exercice d'un pouvoir. L'auteur contourne ce que le thème pouvait avoir de tragique –il y a mort d'homme-, ou de trop unilatéralement militant, d'abord par la complexité de

l'écriture, qui fait parfois se chevaucher en simultanée plusieurs pensées, plusieurs niveaux d'échanges. Les didascalies, écrites comme dans un scénario : "extérieur nuit", "la cuisine"-, sont aussi une évocation poétique de la forêt, de ce monde à l'écart du monde. Dans son dispositif dramatique, « la plus libre des radios libres » est partie prenante du groupe et en même temps, en donne le commentaire et en crée la légende. Une astucieuse mise à distance qui ne casse pas la fiction.

Plus important encore, essentiel, le choix de production du spectacle. Comment parler de ce qui émerge, de ce qui vit, avec des moyens anciens, hors d'usage ? Chiche, utilisons ce qu'on a de meilleur. On ne tombera pas dans le piège, comme le paysan ligoté par l'endettement dès la première aide reçue. On fera avec les moyens du bord : deux tables de bois, des chaises récupérées, un vieux canapé (même si c'est celui du bureau de Travaux 12), une machine à fumée dérisoire et à vue.

Mais précisément ce pari instaure un rapport direct et réel aux choses et au propos de la pièce. Libre. Oui, la nature des objets, leur vérité fait partie de la pensée du spectacle. Et cela, sur le fond d'une bande-son sobre et précise, dope le jeu des comédiens, excellents. Mélina Bomal, Stéphane Brouleaux, Antoine Brugière, Frédéric Fachena, Elsa Hourcade, Etienne Parc, Bryan Polach ont mis leurs forces en jeu : tous jouent dans des productions plus « riches », et ont accepté un salaire au ras des pâquerettes parce qu'ils croient à la cohérence du projet qui donne au spectacle sa qualité : le public ne s'y trompe pas qui

retient son souffle avant d'applaudir avec jubilation.

Un spectacle radical dans sa fabrication, convivial et généreux, qui pose des questions d'actualité pas gaies, mais avec une joyeuse énergie. Heureux hasard de l'actualité : Ce que nous avons de meilleur s'est joué en même temps qu'à la maison des Métallos : L'Avaleur, présenté par les Tréteaux de France, portrait sans concession (et drôle) de l'ennemi numéro-un, la finance incarnée. En deux volets, le public a une image forte de la réalité du monde. Et il n'attend que ça, et ne demande pas qu'on lui bande les yeux. Mesdames et messieurs les directeurs de salle, vous voyez ce qu'il vous reste à faire.

Christine Friedel

L'ÉQUIPE, CE QU'ON A DE MEILLEUR

Ludovic POUZERATE – *Texte et mise en scène.*

Formé aux Ateliers du Sapajou dirigés par Annie Noël Reggiani puis lors de stages avec Gennadi Bogdanov du GITIS et Zygmunt Molik du Théâtre Laboratoire, il joue ensuite dans de nombreuses productions notamment avec Christine Letailleur et principalement avec Arnaud Meunier et la compagnie de *La mauvaise graine*. En 2006, il met le jeu de côté pour se consacrer exclusivement à l'écriture et à la mise en scène : *Moi-Je / Wouf-Wouf ! (Une seconde)* est présenté au Théâtre Paris-Villette. Suivent plusieurs créations : *Grands Espaces* à Mains d'œuvres en 2008, *La chaîne* à Confluences en 2009. En 2011, *Brûle !* est créée au Théâtre Gérard Philippe CDN de Saint-Denis dans le cadre du festival *Une semaine en compagnie*. En 2013, il crée *Grandir* au Nouveau Théâtre de Montreuil CDN dans le cadre du Festival 360, dont il est cofondateur.

La chaîne est éditée aux Éditions d'ores et déjà. *Grands espaces* est paru dans la revue *Le bruit du monde* avec laquelle il collabore régulièrement ainsi qu'avec la Revue Théâtre / Public.

Frédéric FACHENA – *Karl.*

Formé à l'école des quartiers d'Ivry et à l'ouvroir de théâtre de Chaillot (direction Antoine Vitez), il est à l'origine de la création de l'Emballage Théâtre avec Eric Da Silva où il participe à la plupart des spectacles de la compagnie de 1982 à 2010 : *Tombeau pour cinq cent mille soldats*, *Trilus et Cressida*, *Peer Gynt*, *La demande en mariage*, *Stalingrad*, *Esse que quelqu'un sait où on peut baiser ce*

soir...) Membre fondateur du Collectif 12 de Mantes-la-Jolie, créé à l'initiative de Catherine Boskowitz, et artiste associé depuis 1998, il y met en scène plusieurs spectacles dont *L'Opéra de quat' sous* de Brecht et *Weill et le Verfügar aux enfers* de Germaine Tillion.

Bryan POLACH – *Yan.*

Formé au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique (2001-04), il travaille au théâtre avec Nicolas Briançon *Roméo et Juliette*, Bertrand Sinapi *Hamlet, Des voix sourdes* – Koltès, Anticlimax – Schwab), Pauline Bureau *Roméo et Juliette, Le songe d'une nuit d'été*, Bérange Jeannelle *Le Cid*, Joël Jouanneau *Le marin d'eau douce, Le libera*, Christian Benedetti *La trilogie de Belgrade*, Gilberte Tsai *Le gai savoir*. Il est également acteur pour le cinéma et la télévision.

Elsa HOURCADE – *Anna.*

Formée à l'école du Théâtre National de Strasbourg, elle travaille sous la direction de Yann-Joel Collin, Gérard Cherqui, Jean-Lambert Wild, Eric Didry, Catherine Boskowitz, Benjamin Dupas, Nicolas Kerzenbaum. En 2006, elle a été comédienne associée au Granit, scène nationale de Belfort avant de rejoindre en 2007 l'équipe de La comédie de Caen, Centre Dramatique National de Normandie où elle a été directrice Artistique du projet de médiation artistique *Les Archivistes* et le *Tabularium* pendant deux saisons.

Antoine BRUGIÈRE – *Marco.*

Après les ateliers du Sapajou, il intègre

l'école du Théâtre National de Strasbourg. Il a participé à de nombreux stages notamment avec Jean-Louis Hourdin. Il a travaillé avec Arnaud Meunier, Kheiredine Larjam, Azzedine Hakka, Ludovic Pouzerate, Philippe Ulysse, Pierre Étienne Vuilbert, Olivier Brunhes, Vincent Thomasset, Adrien de Blanzay et avec le Collectif Passages.

Stéphane BROULEAUX – *Sam.*

Il commence sa formation avec Patricia Fiévé-Jaïs, avant d'entrer aux ateliers du Sapajou, puis se forme lors de stages avec Philippe Girard, Olivier Py, Eric Didry, Joël Pommerat, Eugène Durif, Alexandre Del-Perrugia. Il a joué avec Nathalie Matter, Pierre Etienne Vilbert, Ludovic Pouzerate, Eric Louis, et principalement avec Arnaud Meunier et la compagnie de *La mauvaise graine*.

Étienne PARC – *Stig.*

Il se forme aux ateliers du Théâtre des Quartiers d'Ivry et au conservatoire du 9ème arrondissement de Paris (Anne Denieul), puis lors de stages avec Jean-Louis Hourdin, Pascale Nandillon, Andy de Groat et Aragorn Boulanger, Frédéric Maragnani et Faizal Zaighoudi, et dernièrement avec TG STAN. Il a joué avec Xavier Marchand, Frédéric Fisbach, Nicolas Kerszenbaum, Ludovic Fouquet, Pulchérie Gadmer, Ludovic Pouzerate. Il a été membre actif du T.O.C. (Théâtre Obsessionnel Compulsif) et a travaillé pendant cinq ans avec Mirabelle Rousseau. En 2015, il crée LOOP Cie dont le but est d'articuler un théâtre qui mette en lien les thématiques liées au pouvoir économique et politique. *Nous savons* sera créé au

Théâtre Dijon Bourgogne en mai 2017

Mélina BOMAL - *Ingrid*.

Formée à l'université Paris X Nanterre, elle joue au théâtre pour Antoine Campo *Fin de Partie, En attendant Godot, Oncle Vania, L'échange, Le Balcon*, Clyde Chabot *Comment le corps est atteint, Avancés masqués 1 et 2.*, Saïda Mezgueldi *La Louve, Vukovar et Papillon, Re-tour, Des Amours*. Passionnée par la performance et la prise de risque, elle expérimente avec des artistes vidéastes-plasticiciens, pose pour Eric Pougeaud, met le corps au défi de l'acte artistique. Depuis quelques temps elle joue dans l'espace public, guidée par Laure Terrier et Didier Taudière. Elle crée son clown tout terrain, Betty. Elle écrit et met en scène en immersion avec des publics de la petite enfance et de la vieillesse.

Laurent VERGNAUD - *Lumières*

Après des études à l'Institut d'Études Politiques de Bordeaux, il suit une formation à la réalisation documentaire à l'Université de Poitiers. Il s'intéresse à la lumière et la scénographie des spectacles, et développe à partir de 1992 un parcours professionnel dans les techniques du spectacle. Il se forme à la Direction Technique du spectacle vivant à L'ISTS et à l'Université d'Avignon en 2006 (Master Stratégie de Développement Culturel). Il collabore à partir de 2000 avec le Collectif 12 dont il devient codirecteur artistique en 2008.

Au Collectif 12, il co-met en scène *Le Verfügar aux Enfers*, de Germaine Tillion, dont il conçoit aussi la scénographie et les éclairages (2013). Il conçoit

et assure la direction artistique de *Petit Persée*, création collective jeune public (2009 et 2011). Récemment, il a éclairé et/ou scénographié les spectacles de Dieudonné Niangouna *Le cœur des enfants léopards, Le Kung Fu*, Catherine Boskowitz *Samantha à Kinshasa, La dernière interview de J Genet, Projet Penthésilée*, Elsa Ménard *Euphémismes, Résistances 1*, Christelle Harbonn *La révolution des escargots*, Frédéric Fachena *L'opéra de Quat'sous*, Eudes Labrusse *Elias lester, Le Couperet, Le collier de perles du gouverneur Li Qing*.

Didier LÉGLISE - *Création sonore*

Il réalise ses premières compositions musicales pendant ses études d'arts plastiques à Bordeaux. Après avoir participé à diverses formations musicales de la région, il s'oriente vers la composition pour le spectacle vivant. Considérant la qualité sonore et la maîtrise acoustique comme un élément important de ses compositions, il se forme parallèlement comme ingénieur du son. Installé à Paris depuis 1998, il compose pour la danse, le théâtre, les jeux vidéo, les documentaires... Depuis 2004, il agrandit son champ d'investigation sonore au marketing sensoriel et aux systèmes interactifs en temps réel.

Karine SAHLER- *Assistante mise en scène*

Elle commence par étudier en classe préparatoire littéraire. Elle entre au TNS en section jeu (groupe 35), mais choisit à sa sortie de continuer la géographie. Elle part à Madagascar pour son DEA, décide d'enseigner, passe le CAPES, l'agrégation, et demande à être affectée

en Seine-Saint-Denis. Elle y travaille pendant plusieurs années, en lycée, en collège, se forme en pédagogie Freinet, tout en continuant ses activités artistiques. Elle collabore par exemple avec le compositeur Jean Pierre Seyvos dont elle met en scène l'opéra pour enfants *Max et les Maximonstres*. En 2015, elle participe au programme SPEAP dirigé par Bruno Latour à Sciences-po. Elle co-dirige une enquête autour du projet Médicis à Clichy Montfermeil. Elle quitte l'Education Nationale pour se consacrer à ses projets artistiques et fonde la compagnie Alaska, avec Bryan Polach. Ensemble, ils écrivent *Violences conjuguées* qu'elle met en scène.

Dantès PIGEARD - *Production et diffusion*

Diplômé d'histoire et de science politique, il travaille d'abord comme journaliste à la rédaction du *Nouvel Observateur* pendant deux ans avant de devenir manager du groupe Tanger. L'aventure dure 10 ans, 5 albums, 156 concerts. Deux ans après l'éclipse de Tanger, il retrouve les coulisses du spectacle vivant, côté théâtre, et débute une collaboration avec Juliette Roudet, directrice artistique de la Cie Hub [œb] qui crée *Crush* en 2013. Il collabore depuis novembre 2014 avec la Cie Magique-Circonstancielle de Delphine Hecquet, auteur et metteur en scène de *Balakat* (2015), *Les Evaporés* (2017), depuis juillet 2015 avec la Cie Mushotoku-Warai de Ludovic Pouzerate : *Ce qu'on a de meilleur* et *Eléphants* (2017) et depuis août 2016 avec la Cie 1er Stratagème de Giuseppe Chico et Barbara Matijevic *I've never done this before* (2015), *How to perform A Nation* (2018).

MUSHOTOKU-WARAI ?

Mushotoku est un terme de Zen signifiant « sans calcul ni esprit de profit ». A une époque où tout doit devenir marchandise, c'est dans notre pratique une invitation à ne pas se faire happer par les seules motivations d'argent et de reconnaissance sociale. Une invitation à rester au plus proche de notre première nécessité : loin du lissage marketing, montrer un cœur à nu, créer un art brut et sans artifice à partir de ce qui traverse notre présent intime et politique.

Warai signifie « Rire ».

Mushotoku-Warai est le nom de la compagnie de Ludovic Pouzerate.

Créée en 2016, Mushotoku-Warai est la continuité du groupe Kri-vitch, compagnie active de 2006 à 2014 et dissoute après l'annulation des engagements qui liaient la compagnie à la ville de Saint-Ouen, et ce suite à un changement de majorité intervenu après les élections municipales de 2014.

Il a donc fallu reconstruire une autre énergie. *Sans calcul ni esprit de profit.*